

Qu'est-ce qu'un mythe ?

Le terme de mythologie n'a rien de mystérieux : il désigne un ensemble de mythes appartenant à un même contexte culturel, et réunis sans grand souci de cohérence. La notion de mythe, en revanche, est infiniment plus complexe. Sans poser trop longuement des problèmes de définition (dont une abondante bibliographie nous assure qu'ils sont insolubles), il est possible d'éclairer ou du moins de limiter l'objet de cette étude.

Le mythe se caractérise par sa forme (un récit), par son fondement (une croyance religieuse), par son rôle (expliquer l'état du monde).

Le mythe est un récit

La notion de mythe suppose une continuité narrative. Elle demande un cadre, des personnages et une action. L'idée d'un dieu ou la foi en l'existence d'un héros ne suffisent pas à fonder un mythe.

Ainsi, tandis que l'allégorie ou le symbolisme peuvent se résoudre dans la description, le mythe s'inscrit dans un déroulement chronologique. Sans doute, dès lors qu'est personnifiée une entité abstraite, la guerre par exemple, naît un personnage comparable aux dieux de certaines mythologies : l'Arès grec, en l'occurrence, frère du Mars latin. Mais, tandis que l'allégorie de la guerre peut être embrassée dans une seule représentation graphique (statue ou tableau), le dieu Arès a une histoire (il se laisse surprendre par Héphaïstos dans les bras d'Aphrodite), une ascendance (Zeus et Héra) et une lignée (les Amazones, Diomède...). Un peintre peut représenter une scène marquante de l'histoire du dieu (Botticelli peint Mars se reposant aux côtés de Vénus), mais il opère alors un choix à l'intérieur d'un tout qui progresse selon l'ordre du récit. Tandis que l'allégorie ou le symbolisme restent immobiles, le mythe possède la forme narrative du conte ou de la légende.

Le mythe a une racine religieuse

Un mythe a été ou est encore l'objet d'une croyance religieuse — ou du moins, il met en scène des êtres qui possèdent une aura sacrée.

Ce critère permet de distinguer les mythes des contes. Certains récits populaires, profondément ancrés dans l'imagination d'un groupe, peuvent parfois ressembler à des mythes : l'histoire de Blanche-Neige ou celle de Cendrillon, qui ont bercé des générations d'enfants, appartiennent à notre culture populaire. Apparemment, il n'existe pas de différence de nature entre ces personnages et ceux d'Homère. Mais à aucune époque ne fut rendu de culte à l'une ou l'autre héroïne, alors que des autels furent consacrés à Hélène ou à Achille. Par ailleurs, ces fictions s'accommodent

de phénomènes étranges : un miroir qui parle ou des fruits qui font perdre à ceux qui les absorbent le désir de rentrer chez eux. Et des magiciennes changent les citrouilles en carrosses ou les hommes en pourceaux... Mais le surnaturel n'intervient pas, ici et là, de la même manière. Dans un cas, le monde est parcouru de figures étranges, dotées de pouvoirs extraordinaires (fées, sorcières) mais auxquelles il paraîtrait absurde de rendre un culte. Les héros peuvent tout au plus reconnaître leurs bienfaits ou apprendre à se méfier d'elles. Dans l'autre, le monde des hommes et celui des dieux s'interpénètrent sans cesse. Le merveilleux (Circé, Calypso) est subordonné à l'autorité de divinités dont l'existence est rappelée fréquemment, et qui n'oublie jamais de réclamer leur dû aux mortels. Ceux-ci sont donc ramenés par le mythe aux obligations du culte. C'est pourquoi le récit suscite un phénomène d'adhésion collective qui, pour être propre à une culture, n'est pas sans incidence sur la façon dont il est entendu par la suite.

Le mythe explique le monde

Le mythe possède une fonction étiologique, c'est-à-dire qu'il imagine la cause de phénomènes connus. Il remonte à la Création, à l'établissement d'un pouvoir politique, ou encore, parcourant le monde de l'au-delà, imaginant la fin du nôtre, il explique à l'homme les principes qui doivent guider sa vie terrestre.

Par ce biais, il s'écarte de la légende ou du conte, qui peuvent rester purement fictifs. Ceux-ci prennent place dans un monde qui ne doit rien au nôtre. « Il était une fois, dans un pays lointain, un roi et une reine qui... » Ce que ces premiers mots mettent à distance, de manière temporelle, géographique et sociale, demeure définitivement hors de

notre portée. Le parti pris est ici celui de la fiction, tandis que le mythe exige un retour au réel : Prométhée vola le feu aux dieux, *et ce feu, nous le possédons depuis lors* ; la nymphe Io, changée en génisse, a parcouru tous les rivages de la mer Ionienne, *et d'ailleurs celle-ci porte encore son nom* ; Énée a affronté mille dangers pour parvenir sur ce site *où nous nous trouvons aujourd'hui*. Pandore ou Ève apporte le mal sur terre, tandis que Blanche-Neige ou Cendrillon ne nous ont rien légué — ce qui explique d'ailleurs que contes et légendes finissent de manière heureuse. Ils tirent leur efficacité de ce qu'ils nous transportent ailleurs, tandis que le mythe nous ramène au monde et le justifie, ou nous révèle une part de nous-mêmes que nous ignorions.

Ces différents aspects qui caractérisent le mythe semblent réunis dans l'analyse proposée par Mircea Éliade en tête de son ouvrage *Aspects du mythe*. L'auteur assigne au terme les limites suivantes :

Le mythe raconte une histoire sacrée ; il relate un événement qui a eu lieu dans le temps primordial, le temps fabuleux des « commencements ». Autrement dit, le mythe raconte comment grâce aux exploits des Êtres Surnaturels, une réalité est venue à l'existence, que ce soit la réalité totale, le Cosmos, ou seulement un fragment : une île, une espèce végétale, un comportement humain, une institution.

Sans doute, d'autres critères pourraient être retenus, qui, pas plus que ceux-ci, ne seraient exempts de critique. Il nous suffit que cette définition soit simple et exacte.

Au reste, il est de bon augure que le terme soit *a priori* délicat à cerner, puisqu'il nous importe justement de montrer la richesse et la complexité du mythe.

2

Les grandes mythologies

D'où viennent les mythes ? Tous bénéficient longtemps d'une transmission orale avant d'être un jour écrits — quand ils le sont. Des textes fondateurs recensent alors ce qu'avait d'abord transmis la voix. Viennent ensuite des variations littéraires qui chantent les héros ou les travestissent, brodant à l'infini sur un canevas souvent lâche.

Limité aux principales mythologies auxquelles il sera fait allusion dans ce livre, ce chapitre a pour but de préciser l'époque de leur apparition, les supports qui servent à leur diffusion, le monde divin auquel ils renvoient, les religions qui les sous-tendent.

Le monde gréco-romain

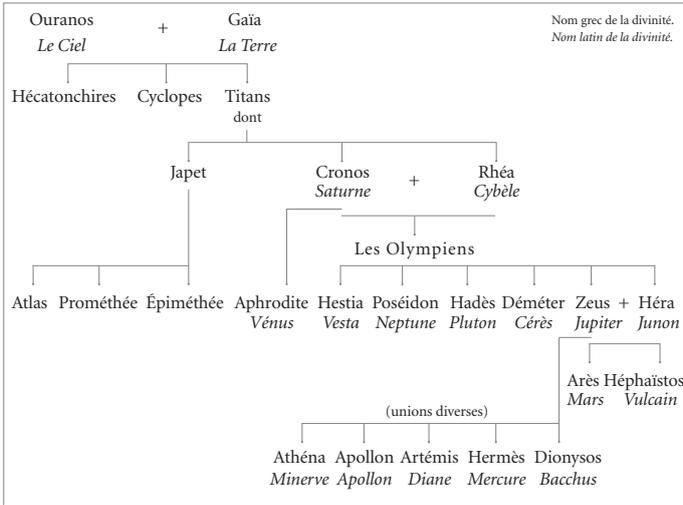
Les mythes grecs

Tenter de cerner la religion grecque ne paraît pas difficile : statues ou vases nous ont familiarisés avec l'apparence des dieux, dont les noms, les actions et le caractère nous ont été transmis par la littérature. D'ailleurs, certains de leurs temples sont encore debout.

Pourtant, cette religion ne possède pas de textes sacrés auxquels il soit possible de se référer, comme on se plonge dans la Bible ou les Védas indiens. Les Grecs ne nous ont légué que des traitements littéraires du mythe, tous dégagés du contexte du dogme ou du culte. Il s'agit de textes poétiques ou dramatiques mettant en scène hommes ou héros aux prises avec des dieux capricieux.

En dehors de la *Théogonie* d'Hésiode (VII^e siècle av. J.-C.) qui conte, non sans quelque raideur, la généalogie des dieux et l'établissement du règne de Zeus, les textes que nous possédons visent la satisfaction du lecteur et non l'édification du fidèle. Les dieux apparaissent, dans l'*Iliade* ou l'*Odyssee* d'Homère (VIII^e siècle av. J.-C.), comme des figures pittoresques que l'auteur ne se prive pas de traiter avec ironie. Les héros chantés par Pindare (518-438 av. J.-C.) se confondent avec les vainqueurs des jeux olympiques, pythiques, néméens ou isthmiques. Et le mythe se mêle souvent à l'éloge du prince qui a triomphé. Dans *Les Argonautiques* d'Apollonios de Rhodes (295-230 av. J.-C.), l'aventure de Jason sert à des développements marqués par le goût de la psychologie et de l'érudition. La valeur sacrée de ces œuvres, si riches qu'elles soient sur la manière dont les Grecs concevaient leurs dieux, est ainsi sujette à caution.

Tableau généalogique simplifié des dieux de la mythologie gréco-romaine



Plus délicates à interpréter, les tragédies offrent chaque fois au spectateur un nouveau traitement du mythe dans lequel éclate l'originalité du dramaturge. Trois auteurs se partagent le théâtre tragique qui nous est parvenu. Une anecdote, sans doute trop belle pour être tout à fait exacte, fixe leur différence d'âge : au soir de la bataille de Salamine (480 av. J.-C.), remportée par l'Athénien Thémistocle sur la flotte du Perse Xerxès, Eschyle se repose, dit-on, du combat auquel il a participé, et Sophocle adolescent danse dans les chœurs, tandis qu'Euripide vient au monde. L'inspiration des trois poètes varie évidemment d'une pièce à l'autre. Mais, un temps soumise à la volonté des dieux identifiée à celle de la cité (*Les Euménides* d'Eschyle), la piété cède lentement la place à la dénonciation de l'arbitraire ou de l'injustice divins (*Ajax* de Sophocle ou *Les Troyennes* d'Euripide).

Sur un mode ironique et bouffon, Aristophane (445-386 av. J.-C.) met à son tour en scène les divinités du ciel ou des Enfers. Mais chez lui, le rire l'emporte sur la gravité — bien qu'on ne se moque jamais au théâtre que de ce qui suscite en partie le respect ou l'obéissance.

Dans cette littérature, le mythe éclate partout, favorisant l'inspiration nationale (*Les Perses* d'Eschyle) autant que l'expression personnelle (*Antigone* de Sophocle). Mais jamais aucun texte ne fixe les limites d'une histoire. Il n'existe pas de récit référentiel, mais une multiplicité de versions qui offrent à un argument initial une étonnante richesse de traitements.

Reste, une fois mise à l'écart la part du sacré et de la croyance collective, une utilisation proprement philosophique du mythe. Pour Platon (428-348/347 av. J.-C.), le *muthos* s'oppose au *logos*, c'est-à-dire au raisonnement discursif, fait de déductions rigoureuses. Le mythe, forgé par l'imagination, s'adresse à l'intelligence qui s'aventure hors des limites de la certitude. Pour cerner certains sujets, en effet, « il faudrait une science toute divine et de longs développements ; mais pour en donner une idée approximative, on peut utiliser une image à la mesure de l'homme » (*Phèdre*, 246 a). C'est donc par un mythe que Platon esquisse la nature de l'âme (*Phédon*), résout le mystère de l'amour (*Phèdre*) ou s'aventure dans la géographie de l'au-delà (*La République*).

Ainsi, opposé au mythe populaire qui reflète un imaginaire ancien, le mythe philosophique, dont usent plusieurs auteurs, est un instrument de spéculation approchant, par une expression concrète et poétique, une vérité qui défie la représentation.